



Fédération Nationale du Folklore Français

et sa section Européenne

Us et Costumes

Nouvelle série - N° 42 – automne 2018

Sommaire :

- *Les métiers de la mer en Normandie - page 1*
- *Le costume traditionnel polynésien - page 6*
- *Le costume lorrain de la Payse 2018 - page 7*
- *Costume d'Hayange (Lorraine) : la scoriette - page 8*
- *Musique bretonne entre sourire et tristesse - page 9*
- *Lectures pour les longues soirées d'hiver - page 10*

METIERS ANCIENS EN NORMANDIE

Les métiers de la mer

Monteurs « ou monteux » de sable.

L'ancien métier de monteurs de sable (ou « monteux d'sable » en patois cauchois) permettait pendant le 19ème et au début du 20ème siècle à de nombreuses familles peu fortunées d'améliorer l'ordinaire.

Au Havre, c'était en particulier les riverains du quartier St Vincent, proche de la plage, qui exerçaient ce petit métier. Cela consistait à récolter le sable à marée basse, le passer au crible puis le monter en tas dans le haut de la plage pour éviter les vagues de la marée montante.

Une rigole appelée « goulotte » était creusée



autour du tas afin qu'il perde son eau.

Une fois sec, il était porté à dos d'homme dans une hotte pesant parfois jusqu'à 100 kg pour être stocké ensuite dans un entrepôt.

Le criblage du sable était souvent effectué par les femmes des monteurs de sable.

Ramasseurs de galets.



Cet autre ancien métier consistait à ramasser les galets dans une hotte portée à dos de femme et d'homme et déversée ensuite dans une charrette qui, une fois pleine, était tirée par des chevaux jusqu'en haut de la plage. Le chargement pesait parfois plusieurs tonnes et représentait un effort physique très dur, tant pour les hommes que pour les chevaux.

Ces matières premières étaient principalement utilisées dans le Bâtiment et l'on estime qu'environ 60 tonnes de galets par semaine étaient expédiées par bateaux aux Etats-Unis ou au Japon. A la fin de la guerre, les Américains prélevèrent une très importante quantité de galets concassés pour réaliser un « plancher » pour les camps « cigarettes » comme celui appelé « Philipp Morris » à Gonfreville l'Orcher.

Ces métiers ont duré jusque dans les années 1930 pour être ensuite totalement interdits en 1975 afin d'éviter la dégradation du littoral.

Pêcheurs à pied.

Cette activité, encore exercée de nos jours plus par plaisir que par nécessité, a permis pendant des siècles aux humains vivant près de la mer de subvenir à leurs besoins alimentaires.

Elle était pratiquée en général par d'anciens matelots invalides ou âgés, les femmes et même les enfants qui, armés du « haveneau » traquaient les crevettes, ramassaient crabes, moules et autres coquillages.

Dans la baie du Mont St Michel jusqu'à Granville, certains pêcheurs appelés « éclusiers » construisaient entre les bancs de sable des pêcheries constituées de deux murs de pierres sèches disposées en entonnoir. Ils appelaient ce goulet un « bouton » et ils posaient sur lui un « encroc » sorte de filet qui, à marée descendante, retenait bars, maquereaux et autres poissons. Ils devaient néanmoins suivre le reflux pour chasser mouettes, goélands et autres oiseaux prédateurs tentés par leurs prises...

Voici, ma chère grand-mère, un autre aspect de Dieppe, moins connu des touristes qui traversent trop vite la ville. Les pêcheurs troglodytes habitent dans les falaises creusées et rangent là leur matériel de pêche.



Les anciennes barques ne pouvant plus servir sont transformées à l'aide de toits en chaume en « caloges » servant à abriter le matériel de pêche.

Aux environs de Granville, des femmes de pêcheurs appelées « bichetières » pêchaient la crevette grise appelée ici « chevrette ».

Elles tiraient ce nom de leur outil de travail, le « bichet », un filet tendu entre deux bâtons.

Deux particularités étaient encore spécifiques aux pêcheurs normands : la « caloge » qui était un vieux mais encore utilisable canot qui, couvert d'un toit de chaume, parfois servait à ranger les

outils de pêche mais parfois, également, de petite maison temporaire.

Il y avait aussi les « habitations troglodytes » excavations creusées dans la falaise où s'abritaient et vivaient les pêcheurs les plus pauvres.

Pêcheurs côtiers.

Ceux-là partaient à l'aube sur différentes barques. La barque est un « petit bâtiment de mer » garnie en général d'un seul mat et d'une seule voile. Elle porte des noms différents selon l'endroit où elle est utilisée.

Nous avons ainsi le « lougre », harenguier de Fécamp, Dieppe et le Tréport jusque vers 1870 ; le « picoteux » utilisé dans le Calvados entre Orne et Vire, qui semble « picorer » le fond de l'estuaire au gré des vagues, d'où son nom. Il sera remplacé par le « doris » entre les deux guerres. Voici la « platte » de Basse Normandie utilisée jusque dans les années 1840 ainsi que le « chicabot » utilisé par les pêcheurs de Barfleur, le « caïque » d'Yport et d'Étretat et pour finir cette énumération non exhaustive la célèbre « bisquine » employée à Courseulles et Arromanches après la disparition des plattes jusqu'après 1880 et qui sera supplantée par le sloop, sauf dans la baie du Mont St Michel où elle continuera jusqu'à la fin de la voile...

Tout le monde maritime connaît la sympathique course qui se déroule chaque année entre la « Granvillaise » normande et la « Cancellaise » bretonne. Occasion unique de voir encore ces magnifiques bateaux dans toute leur splendeur.

Terre-neuvas.

On ne saurait parler des métiers de la mer sans évoquer les terre-neuvas, ces marins pêcheurs qui partaient six mois en mer depuis Fécamp ou Granville sur les bancs de Terre-Neuve pêcher la morue à bord de bricks ou goélettes. Après 3 semaines de traversée, ils arrivaient sur les bancs pour une campagne de pêche qui durait quatre à cinq mois.

Deux types de pêche à la morue existaient à Terre-Neuve :

- La pêche à la morue sèche qui se pratiquait le long des côtes à l'abri des vents et courants. Les marins construisaient à terre des sortes de cabanes pour entreposer et préparer le poisson et y vivre.

Pêché en chaloupe et au filet, le poisson était ramené à terre chaque soir, salé et séché à l'air sur la grève et se conservait ainsi plus longtemps.

Moins éprouvante pour les hommes qui vivaient à terre entre les journées de pêche, la vie était néanmoins dure.

- La pêche à la morue verte appelée aussi « pêche errante »

Elle se pratiquait au large sur les bancs. Un ou deux hommes installés dans le doris (barque à fond plat) pêchaient toute la journée à la ligne dérivante. Une fois le poisson remonté à bord du « terre-neuvier » on le traitait immédiatement : les « piqueurs » vidaient, les « décolleurs » coupaient les têtes, les « trancheurs » coupaient la morue en deux et enlevaient son arête dorsale. La morue était ensuite envoyée en cale ou les « saleurs » la salaient et l'empilaient avant le retour au pays.

Ce métier était très dangereux pour ces hommes qui travaillaient à découvert dans des conditions difficiles entre le froid, les paquets de mer, la brume. La mortalité était très importante entre

les pertes de doris dispersés dans le brouillard, les tempêtes ou les chocs avec des icebergs.

Granville garde le souvenir de quatre morutiers perdus en mer avec plus de cent marins disparus....

D'où l'anxiété des femmes des pêcheurs qui attendaient avec angoisse sur les quais le retour à terre des « terre-neuvas ».



Calfat ou calfateur.

Son métier consistait à remplir les joints des planches de la coque avec des cordons d'étoupe enfoncés avec force à coups de maillet et placés les uns sur les autres pour combler le moindre vide et ainsi empêcher l'eau de s'infiltrer à l'intérieur.

Cordier ou cordière.

Comme son nom l'indique, ce métier consistait à travailler le chanvre, le peigner, le convertir en fils et le transformer en toutes sortes de cordages pour le gréement des navires.

Charpentier de marine.

Le métier « noble » par excellence.

Constructeur de tous types de navires, son travail exige une connaissance parfaite des mesures et formes des différents bateaux et une rigueur absolue dans leur réalisation.

Chasse-marée.

Ce métier au nom curieux consistait à transporter le poisson dans des charrettes de Dieppe à Paris. En cours de route, de nombreux relais permettaient de faire rapidement le trajet de nuit pour livrer le poisson parfaitement frais tôt le matin à Paris. Au retour, il pouvait ramener diverses marchandises de Paris à Dieppe, ce qui augmentait ses revenus. Le Faubourg Poissonnière à Paris rappelle ce métier.

Faiseur d' « ains » ou « haims » (en cauchois) c'est à dire d'hameçons utilisés pour la pêche en mer.

Gabarier.

Patron d'une « gabare », bateau large et plat, il transportait par rivière les diverses marchandises arrivées par mer dans un port.

Haleurs/haleuses.

Au début du 20ème siècle, les bateaux arrivant au port faisaient appel aux haleurs et haleuses qui attendaient sur les quais. Ces derniers s'attelaient alors aux cordages de 100 à 200 mètres de long et tiraient le bâtiment de la jetée jusqu'au bassin. Dure tâche.

Lamaneur (métier encore en usage aujourd'hui).

C'est le pilote côtier, à distinguer du « hauturier » ou pilote au long cours.

Il a pour charge de sécuriser l'entrée des navires dans le chenal précédant le port.

Il existe aussi un pilote « fluvial » qui dirige la remontée des cargos du Havre jusqu'à Rouen sur la Seine.

Mareyeur.

Il existait deux types du même métier.

Le mareyeur vendait du poisson frais tandis que « le marchand de salines » vendait du poisson de mer salé. A l'époque, ce commerce était libre et s'appliquait principalement à 6 poissons : saumon, morue, hareng, sardine, anchois et maquereau.

Aujourd'hui, le mareyeur est un grossiste achetant les prises aux pêcheurs et les revendant aux marchands détaillants.

Perceur de navire.

Ce métier consistait à percer la coque d'un vaisseau en construction pour y placer correctement toutes les chevilles avec la solidité et la précision requises.

Pouleur ou pouleyeur.

Artisan fabriquant les poulies de marine.

Ramandeur/Ramandeuse.

En cauchois, désignait le raccommodeur de filets de pêche.

A l'aide d'une navette et d'un couteau, le ramandeur reforme une à une les mailles des filets déchirés lors de la pêche. Ceux-ci font une quarantaine de mètres de long et environ cinq mètres de haut. Très souvent, les femmes accomplissaient ce travail, les hommes s'occupant du bateau et de la marchandise.

Vireurs au cabestan.

A Etretat, il existait des cabestans à bras. Les hommes mais aussi les femmes, viraient au cabestan pour remonter le bateau sur le rivage en s'appuyant sur les longues barres, soit en poussant ou en tirant. Travail de forçat !!

Voilier.

Ouvrier taillant et cousant les voiles des navires. Celui dirigeant cet atelier a le titre de « maître voilier ».

Porteuses de poissons.

Appelées « débarqueuses » à Trouville, leur travail consistait à porter le poisson depuis les barques jusqu'aux mareyeurs sur leurs dos dans un panier ou même dans leurs tabliers en prenant garde de ne pas tomber...

Marchandes de moules.

Au début du 20ème siècle, le poisson peut être vendu dans la rue ou sur le marché. Sur la photo prise à Dieppe, ces marchandes ont placé les moules dans de grandes « mannes » d'osier et les vendent dans un « boc » en fer blanc comme unité de mesure.

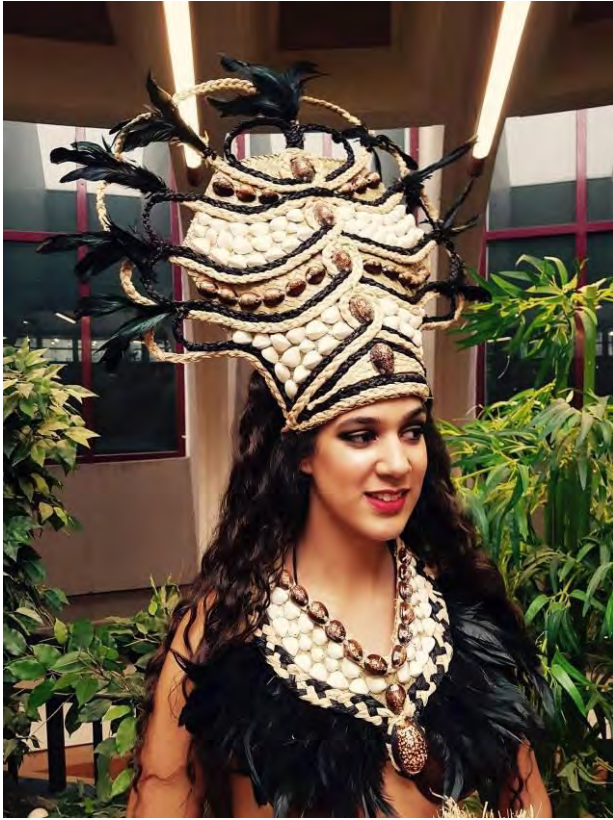


Dans un prochain numéro, nous évoquerons les anciens métiers de la terre.

Blaudes et Coëffes

Le costume traditionnel polynésien

Le costume traditionnel polynésien que je vous présente aujourd'hui, est un costume de ori tahiti (danse tahitienne). Il servait aux danseuses durant les festivités.



Il est composé de plusieurs éléments : une coiffe, un more (jupe), tapea titi (soutien-gorge), une ceinture et un collier.

Tout ces éléments s'accordent ensemble selon un thème choisi : végétal (éléments floraux, verdure...) ou traditionnel (fibres, coquillages ...)

Le more est l'élément principal du costume traditionnel ; il est réalisé à partir de fibres de purau (hibiscus tiliaceus). Ensuite il faut écorcer et tremper les fibres pendant 1 à 2 semaines. A la fin de cette macération, la "peau morte" de la fibre se décollera et l'on procédera ensuite au séchage à l'ombre. Il faut bannir le soleil direct afin d'éviter que les fibres brunissent.

Selon la couleur que l'on souhaite obtenir, on trempera les fibres dans un bain de colorant naturel. Le more est principalement teint en blanc, rouge ou jaune.

Pour ce qui est du tapea titi, il peut être aussi bien en coco (tapea titi coco), en fibres tressées, feuilles ou encore en tissu ; coquillages, plumes, fleurs peuvent aussi agrémenter le tapea titi afin de concorder avec le thème du costume.

Mon Costume

Le costume que j'ai porté à l'occasion de l'élection de la Payse de France 2018, fut spécialement conçu à cette occasion par Teretia Kavera. Il est composé d'une coiffe, d'un more, d'un collier, d'une ceinture et d'un tapea titi coco. Le costume a pour thème : la frégate du Pacifique (Otaha).

Si l'on résume le costume, la couleur dominante est le marron que l'on retrouve aussi bien sur la coiffe avec les poreho (porcelaine), le collier, le more qui est marron et le tapea titi coco.

La coiffe : elle est haute, la base est faite de pandanus tressé, des poreho (porcelaine) et pupu ont été collés dessus ; du raphia de deux couleurs a été apposé dessus : naturel et marron foncé.

Des plumes de coq ont été attachées sur le raphia tressé, rappelant le thème du costume.

Il y a 75 pupu et 23 poreho

Le collier : la base est aussi faite en pandanus tressé ; par-dessus sont apposées deux types de tresses : des tresses à 4 avec deux couleurs de raphia (naturel et coloré marron foncé), et un tressage à 3 en raphia naturel.

Sur cette dernière tresse sont collés des poreho (porcelaine), des pupu sont également posés sur la base de la coiffe.

Des plumes de coq sont disposées tout autour du collier.

Le collier s'attache grâce aux tresses déjà sur le contour du collier et un poreho fait office de fermoir. Il y a 15 poreho et 39 pupu.

Au total il y en a 152 sur le collier et la coiffe.

Le tapea titi coco : ce sont des cocos naturels vernis qui tiennent grâce à un fil en nylon noir, soit attaché dans le dos, soit attaché dans le dos et au niveau du cou.

Maeva Achéen

Costume lorrain porté par Ilona Grebmeier - Payse de France 2018

La counette : coiffe blanche en coton blanc du dimanche et jours de fête portée dans toute la région ornée d'une dentelle blanche avec broderies blanches.

Le bustier de couleur unie sert de soutien-gorge. Il est serré sous la poitrine.

Le chemisier du dimanche et jours de fête est en coton blanc avec une dentelle blanche et boutons de nacre.

La jupe du dimanche et jours de fête est en soie, à fines rayures vertes, rouges et jaunes de soie brillante sur un fond de soie beige mat. Le tissu de soie reprend à l'identique les couleurs et l'alternance mat / brillant d'une jupe dessinée à l'aquarelle par Auguste Migette à Metz en 1866 (de son nom complet Auguste Karl Jos Migette, né en 1802 à Trèves et mort en 1884 à Metz).

Le tablier du dimanche et jours de fête est en soie à reflets changeants, il se porte long.

Des bas blancs ajourés qui, les jours ordinaires, pouvaient être rouges.

Le châle à motif cachemire copié d'un modèle datant des environs de 1850. (On ignore le lieu exact de sa fabrication, mais ce devait être dans l'un des centres de production de châles qui se sont développés en Europe au XIX^e siècle : en France à Lyon et Paris notamment, en Angleterre, mais aussi à Vienne et à Genève. Ces châles ont été commercialisés dans toute l'Europe, avant de passer de mode peu à peu après 1870).

Les sabots huilés à l'huile de lin isolent parfaitement du froid du sol.



HAYANGE



Voudrais-tu m'apprendre fillette
Ce qu'est, à quoi sert, une scoriette ?
Sur un plateau d'osier
Posé sur coussinet
Est tendu un tissu.
Le but de cette galette
Par ruban attaché
Quand de chez toi tu sors
Protéger ton bonnet
Contre les retombées
Des cheminées d'usines
Qui pourraient le salir
Comme nous sommes toutes coquettes
Bien sûr que la scoriette
Sera appareillée
Du jour notre toilette.

M.HENRY

Sans doute une "volette", (plateau à tarte ou en osier) donna naissance à ce plateau garni de tissu, qui, posé sur le bonnet, empêchait celui-ci d'être sali par les scories dégagées par les hauts fourneaux. D'où son nom.

A la mi-saison, la hayangeoise portait un casaquin à manches longues.

Les filles de Hayange avaient la double réputation d'élégance et de propreté. On prétendait encore que les enfants étaient mieux soignés qu'au pays du roi.

*Jeune hayangeoise coiffée
de la scoriette 1830/1850*

MUSIQUE BRETONNE

Entre sourire et tristesse

Sourire tout d'abord.



Ronan LE BARS a reçu, le 1^{er} juin dernier, la distinction de chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

Ronan Le Bars est réputé pour sa virtuosité aux uilleann pipes (cornemuse écossaise), à la cornemuse et au low whistle (flûte irlandaise). Né en 1968, fils d'un sonneur de cornemuse, dès ses 8 ans, Ronan s'initie à son tour à cet instrument puis se confectonne une cornemuse irlandaise ! Après un passage par le bagad de Lann Bihoué en 1990, il intègre le groupe Pennoù Skoulm aux côtés de Jean Michel Veillon (flûte), Soïg Sibénil (guitare), Jacky

Molard et Christian Lemaître (violons). En 1992, il rejoint l'équipe de « l'Héritage des Celtes » aux côtés de Dan Ar Braz.

Bien d'autres rencontres concrétiseront son talent, parmi les plus grands de la musique bretonne : Manu Lann-Huel, Didier Squiban, Jacques Pellen, Nicolas Quemener, Hugues de Courson (notamment dans ce chef d'œuvre qu'est O'Stravaganza)...

Ronan sera aux côtés d'autres grands noms plus éloignés de la musique traditionnelle, tels Stefan Eicher ou Claude Nougaro, et même Johnny Hallyday !

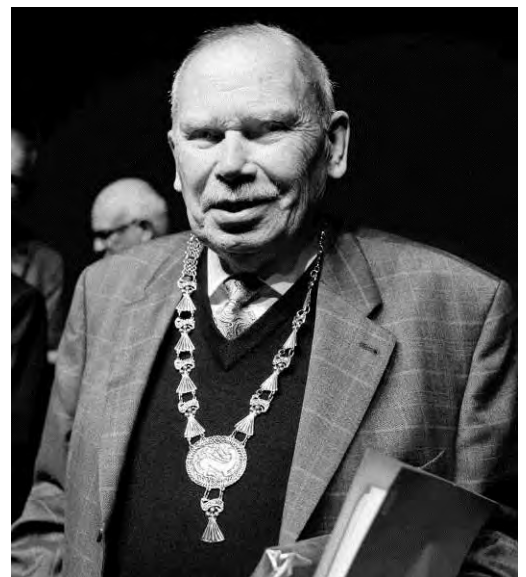
Il fonde, en 2012, la première formation à son nom : le « Ronan Le Barz Group » dont le dernier CD (An erc'h kentan) vous a été présenté dans le n° 36 de Us et Costumes (automne 2016).

Cette distinction, bien méritée, rejaillit sur la culture traditionnelle toute entière.

Mais aussi tristesse.

Yvon PALAMOUR est décédé le 31 août 2018 à l'âge de 86 ans. Elève de la prestigieuse école Boulle, il sortira major de sa promotion en 1953. Après un début de carrière à Paris, il retourne s'installer en 1967 dans sa ville de naissance, Pluvigner (56), y lance un bagad, organise des concours de sonneurs de couple, relance l'intérêt pour les instruments traditionnels en gamme non tempérée (tels que les pratiquaient les sonneurs de la K.A.V.), participe au chœur d'hommes *Paotred Pleuigner*. En retraite en 1996, sans abandonner complètement l'ébénisterie, il effectue des recherches poussées sur le mobilier traditionnel qui déboucheront sur l'édition d'un livre d'art avec l'Institut Culturel de Bretagne.

En 2015, il avait reçu le collier de l'Ordre de l'Hermine.



Tristesse encore.

François BUDET.



Il n'est pas à proprement parler rattaché aux arts et traditions populaires. Et pourtant...

Quand, à l'automne 1965, François Budet compose "Loguivy de la Mer", il n'imagine pas que cette chanson va bouleverser sa vie, lui qui est alors ouvrier chez Kodak à Vincennes près de Paris. Enregistrée sur une cassette remise au curé de Ploubazlanec, la commune où se trouve le petit port de Loguivy-de-la-Mer, la chanson commence à circuler parmi les pêcheurs, puis les habitants du

village. Le succès est immédiat, et Loguivy se propage en Bretagne à partir de 1968 avec la sortie du 45 tours.

Mais le vrai succès viendra en 1973 avec son premier album, logiquement intitulé "Loguivy-de-la-Mer", qui allait faire de la chanson éponyme un tube incontournable des chants de marins, dépassant largement les frontières de la Bretagne.

François Budet nous a quittés le 5 juillet dernier, âgé de 78 ans.

*Loguivy de la mer, Loguivy de la mer
Tu regardes mourir les derniers vrais marins
Loguivy de la mer, au fond de ton vieux port
S'entassent les carcasses des bateaux déjà morts*

§§§§§§§§§§

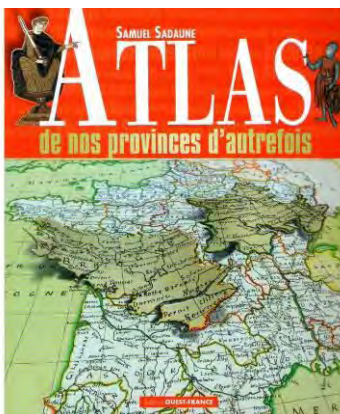
LECTURES POUR LES LONGUES SOIREES D'HIVER

Atlas de nos provinces d'autrefois

Samuel SADAUNE – Editions Ouest-France – octobre 2017

ISBN : 978-2-7373-7580-4

240 pages – 30 €



A travers cet ouvrage, nous retrouvons la majorité de ces provinces, de leur naissance, souvent à l'époque gauloise, à leur "disparition", généralement sous la Révolution française. Leur évolution a marqué l'histoire de notre pays. C'est pourquoi mieux les connaître représente un si grand intérêt.

Même si elles ont officiellement disparu, la France reste marquée par ses provinces historiques. Cette ancienne délimitation a été remplacée par les régions et les départements.

Toutefois, elles restent présentes culturellement et géographiquement. On parle de caractère gascon, de dialecte picard. Certains noms de province ont d'ailleurs été attribués à des régions et

subsistent même après la dernière réforme : Bretagne, Normandie, Franche-Comté, Alsace...

Un grand nombre d'entre elles ont conservé leur territoire et sont tout simplement devenues des départements : l'Ariège est l'héritière du comté de Foix, l'Indre n'est pas sans rappeler le comté de Touraine. Mais d'autres semblent avoir véritablement disparu de nos cartes, comme l'Aunis, l'Albret, le Bourbonnais ou, plus insolite, le Comtat Venaissin... Une bonne occasion pour les (re)découvrir.

